Le Préambule des innombrables

<[www.preambule.net](http://www.preambule.net)>

# Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVIe siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

# *Topos* des suppliciés.

Textes modernisés suivis des textes originaux,

établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

supplicies9.docx, version 9 révisée et augmentée le 12/04/21.

1550

Des Autels

1. *Le beau Phébus…*

1553

Ronsard

1. *Je voudrais être…*

1557

Magny

1. *Amour a fait de moi…*

1578

Hesteau

1. *Passants ne cherchez plus…*
2. *L’impudent Ixion…*

1585

Birague

1. *Plutôt les pâles Sœurs…*

1587

Le Poulchre

1. *À mon cruel tourment…*

1609

Garnier (Claude)

1. *Quelle splendeur…*

1618

Bernier de La Brousse

1. *Le feu, les couleuvreaux…*

1550

DES AUTELS, Guillaume, *Repos de plus grand travail*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1550, *Épigrammes*, « À sa Sainte », p. 26.

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79127w/f27](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k79127w/f27)>

Texte modernisé

Le beau Phébus donnant clarté aux jours

Qui environne en courant bien grand’erre

Trois cieux, le feu, l’air, la mer et la terre,

En finissant recommence son cours :

Ixion fait sus sa roue maints tours,

Se suit, se fuit, à soi-même fait guerre :

Et Sisyphe est toujours après sa pierre

Selon l’arrêt des infernales cours.

Ceux grande peine ont éternellement,

Qui n’est jamais par le temps avancée,

Et n’ont repos une heure seulement :

Ainsi est-il, Sainte, de ma pensée,

Qui de toi est continuellement,

Jamais finie, et toujours commencée.

Texte original

Le beau Phebus donnant clarté aux iours

Qui environne en courant bien grand erre

Trois cieux, le feu, l’air, la mer & la terre,

En finissant recommence son cours:

Ixion fait sus sa roue maints tours,

Se suit, se fuit, à soymesme fait guerre:

Et Sisyphe est tousiours apres sa pierre

Selon l’arrest des infernales cours.

Ceux grande peine ont eternellement,

Qui n’est iamais par le temps auancee,

Et n’ont repos vne heure seulement:

Ainsi est-il, Sainte, de ma pensee,

Qui de toy est continuellement,

Iamais finie, & tousiours commencee.

1553

RONSARD, Pierre de, *Les Amours augmentées*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, *Les Amours*, pp. 52-53.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609593q/f68](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8609593q/f68)>

Texte modernisé

J

E voudrais être Ixion et Tantale,

Dessus la roue, et dans les eaux là-bas :

Et quelquefois presser entre mes bras

Cette beauté qui les anges égale.

S’ainsin était, toute peine fatale

Me serait douce, et ne me chaudrait pas,

Non d’un vautour fussé-je le repas,

Non, qui le roc remonte et redévale.

Lui tâtonner seulement le tétin

Échangerait l’obscur de mon destin

Au sort meilleur des princes de l’Asie :

Un demi-dieu me ferait son baiser,

Et flanc à flanc entre ses bras m’aiser,

Un de ceux-là qui mangent l’Ambroisie.

Texte original

I

E voudrois estre Ixion & Tantale,

Dessus la roüe, & dans les eaus la bas:

Et quelque fois presser entre mes bras

Cette beauté qui les anges egale.

S’ainsin étoit, toute peine fatale

Me seroit douce, & ne me chaudroit pas,

Non d’vn vautour fussai-ie le repas,

Non, qui le roc remonte & redeuale.

Lui tatonner seulement le tetin

Echangeroit l’oscur de mon destin

Au sort meilleur des princes de l’Asie:

Vn demidieu me feroit son baiser,

Et flanc a flanc entre ses bras m’aiser,

Vn de ceus la qui mengent l’Ambrosie.

1557

MAGNY, Olivier de, *Les Soupirs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, sonnet CLXI, ff. 53v°-54r°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609598s/f118](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8609598s/f118)>

Texte modernisé

Amour a fait de moi un Enfer tout nouveau,

Où superbe il se tient gouvernant comme maître,

Et d’autant de tourments qu’aux Enfers on dit être,

D’autant ou plus encor il m’emplit le cerveau.

Un Tantale je suis près des fruits et de l’eau,

Mourant de faim et soif sans me pouvoir repaître :

Au nombre de ces Sœurs aussi l’on me peut mettre,

Qui s’efforcent d’un crible épuiser un ruisseau.

Un Ixion je suis, qui moi-même me tourne,

Et me fuis, et me suis, et jamais ne séjourne :

Un Sisyphe je suis tout chargé de souci.

Mon œil est un vrai Styx, un Vulcain mon haleine,

Mais par tel point Amour me fait ore être ainsi,

Qu’il me plaît ne bouger jamais de cette peine.

Texte original

Amour a fait de moy vn Enfer tout nouueau,

Où superbe il se tient gouuernant comme maistre,

Et d’autant de tourmens qu’aux Enfers on dit estre,

D’autant ou plus encor’ il m’emplit le cerueau.

Vn Tantale ie suis pres des fruictz & de l’eau,

Mourant de fain & soif sans me pouuoir repaistre:

Au nombre de ces Sœurs aussi lon me peut mettre,

Qui s’efforcent d’vn crible épuiser vn ruysseau.

Vn Ixion ie suis, qui moy-mesmes me tourne,

Et me fuys, & me suis, & iamais ne seiourne:

Vn Sisyphe ie suis tout chargé de soucy.

Mon œil est vn vray Stix, vn Vulcan mon aleine,

Mais par tel point Amour me fait ore estre ainsi,

Qu’il me plait ne bouger iamais de ceste peine.

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L’Angelier, 1578, II, *Amours*, LXVII, f° 49v°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f124](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b86196562/f124)>

Texte modernisé

Passants ne cherchez plus dessous l’Orque infernale

D’Ixion, de Sisyphe, et des Bélides sœurs

Comme aux siècles passés les travaux punisseurs,

Ni l’importune soif du malheureux Tantale.

Ni cherchez plus le feu du serviteur d’Omphale,

Ni du fils d’Agénor les oiseaux ravisseurs,

Le fuseau, le travail, les ciseaux meurtrisseurs,

Ni l’effroyable horreur de la troupe fatale.

Car sans tenter Junon, sans tuer, sans voler,

Je tourne, monte, emplis, roue, cuve, rocher :

Et sans tromper les Dieux, ou leurs secrets redire,

La soif me cuit dans l’eau et ne puis l’étancher,

Mille fâcheux Démons me ravissent ma chair,

Et bref dans moi Pluton s’est fait une autre Empire.

Texte original

Passans ne cerchez plus dessous l’Orque infernale

D’Ixion, de Sisiphe, & des Bellides sœurs

Comme aux siecles passez les trauaux punisseurs,

Ny l’importune soif du mal-heureux Tantale.

Ny cerchez plus le feu du seruiteur d’Omphale,

Ny du fils d’Agenor les oiseaux rauisseurs,

Le fuseau, le trauoil, les ciseaux meurtrisseurs,

Ny l’effroyable horreur de la trouppe fatale.

Car sans tenter Iunon, sans tuer, sans voller,

Je tourne, monte, emplis, roue, cuue, rocher:

Et sans tromper les Dieux, ou leurs secrets redire,

La soif me cuit dans l’eau & ne puis l’estancher,

Mille fascheux Daimons me rauissent ma chair,

Et bref dans moy Pluton s’est fait vne autre Empire.

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L’Angelier, 1578, III, *Divers Poèmes*, Sonnet, f° 80r°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f185](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b86196562/f185)>

Texte modernisé

L’impudent Ixion trompé du faux nuage,

Pourchassant de Junon la haute déité :

Eut pour juste loyer de sa cupidité,

L’inespéré labeur d’un éternel rouage.

L’audacieux Icare aveuglé de courage,

Pour s’être plus haussé que son vol limité,

Fut justement puni de sa témérité,

Trébuchant dans la mer privé de son plumage.

L’orgueilleux Phaéton chut encore des Cieux,

Dans l’humide Océan : et trop ambitieux,

S’acquêta le surnom d’arrogant et ignare.

Hélas sauve-moi donc, qui ai seul plus osé,

Ayant en ton honneur ce discours composé :

Que n’avaient Ixion, Phaéton, et Icare.

Texte original

L’impudent Ixion trompé du faux nuage,

Pourchassant de Iunon la haute deité:

Eut pour iuste loyer de sa cupidité,

L’inesperé labeur d’vn eternel rouage.

L’audacieux Icare aueuglé de courage,

Pour s’estre plus haussé que son vol limité,

Fut iustement puny de sa temerité,

Tresbuchant dans la mer priué de son plumage.

L’orgueilleux Phaëton cheut encore des Cieux,

Dans l’humide Occean: & trop ambitieux,

S’acquesta le surnom d’arrogant & ignare.

Helas sauve moy donq, qui ay seul plus osé,

Ayant en ton honneur ce discours composé:

Que n’auoient Ixion, Phaëton, & Icare.

1585

BIRAGUE, Flaminio de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585, *Premières Amours*, sonnet XIX, f° 6r°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f22](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k1170583/f22)>

Texte modernisé

Plutôt les pâles Sœurs me privent de lumière,

Et m’envoyent aux creux des enfers pleins d’horreur

Éprouver de Pluton l’effroyable terreur,

Et ouïr de Minos la sentence dernière.

Plutôt de Prométhé la douleur coutumière

Me tourmente toujours, et l’ardente fureur

Des filles d’Achéron toujours pleines d’erreur

Bourrelle mon esprit d’une rage meurtrière.

Plutôt puissé-je encor souffrir la passion

De l’avare Tantale, et du fol Ixion,

Du cauteleux Sisyphe et du paillard Titye :

Que j’adore inconstant jamais autre beauté,

Que la vôtre, Madame, en qui la loyauté,

Les Grâces, et l’Amour ont leur place choisie.

Texte original

Plustost les palles Sœurs me priuent de lumiere,

Et m’enuoyent aux creux des enfers pleins d’horreur

Esprouuer de Pluton l’effroyable terreur,

Et ouir de Minos la sentence derniere.

Plustost de Promethé la douleur coustumiere

Me tourmente tousiours, & l’ardante fureur

Des filles d’Acheron tousiours pleines d’erreur

Bourrelle mon esprit d’vne rage meurtriere.

Plustost puisse-ie encor souffrir la passion

De l’auare Tantale, & du fol Ixion,

Du cauteleux Sisyphe & du paillard Titie:

Que i’adore inconstant iamais autre beauté,

Que la vostre, Madame, en qui la loyauté,

Les Graces, & l’Amour ont leur place choisie.

1587

LE POULCHRE, François, *Les sept livres des honnêtes Loisirs*, Paris, Marc Orry, 1587, *Les Amours d’Adrastie*, sonnet 10, f° 231r°v°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72630g/f460](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k72630g/f460)>

Texte modernisé

À mon cruel tourment la roue d’Ixion

Ne se peut comparer, non plus que de Tantale

L’extraordinaire soif aucunement n’égale

Le désir violent de mon affection,

Sisyphe et son rocher est une passion

Que j’estime aussi peu, que la peine infernale

Du cœur de celui-là que le vautour avale,

Sans qu’il en ait jamais de diminution.

Qui plus est, les poisons qu’au fond de sa poitrine

Avecque les horreurs recèle Proserpine,

Dont sentent les effets les esprits criminels,

Ne leur font de mon mal la centième partie,

Ni celle-là qui tient le ciseau coupe-vie

N’en fit jamais la dîme à pas un des mortels.

Texte original

A mon cruel tourment la roüe d’Ixion

Ne se peut comparer, non plus que de Tantale

L’extraordinaire soif aucunement n’egale

Le desir violant de mon affection,

Sisiphe & son rocher est vne passion

Que i’estime aussi peu, que la peine infernalle

Du cœur de celluy-là que le vautour aualle,

Sans qu’il en ait iamais de diminution.

Qui plus est, les poisons qu’au fond de sa poitrine

Auecques les horreurs recelle Proserpine,

Dont sentent les effects les esprits criminels,

Ne leur font de mon mal la centiesme partie,

Ne celle là qui tient le ciseau couppe-vie

N’en feist iamais la disme à pas vn des mortels.

1609

GARNIER, Claude, *L’Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l’Harmonie de l’Auteur*, XCVIII, f° 161r°v°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f345](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k719829/f345)>

Texte modernisé

Quelle splendeur éclate en son bel œil !

Ains en la forge où mon âme est brûlante :

Quel or éclaire en sa tresse volante !

Ainçois au rets qui fait naître mon deuil.

Quel baume coule et distille, à son veuil,

De sa parole en mes nerfs distillante !

Mais de la source où ma plai’ violente

Prend origine et me guide au cercueil.

Ah ! quels attraits ! Ah quelles beautés saintes

Logent en elle ! ains des cruautés peintes

De mes tourments pères de mes soucis.

Je voudrais être et Sisyphe et Titye

Pour le moins fier de ces maux adoucis,

Qui de leur miel enaigrissent ma vie.

Texte original

Quelle splandeur éclate en son bel œil !

Ains en la forge où mon ame est brulante :

Quel or éclaire en sa tresse volante !

Ainçois au ret qui fait naitre mon dueil.

Quel bâme coule & distile, à son vueil,

De sa parôle en mes ners distilante !

Mais de la source où ma play’ violante

Prand origine & me guide au cercueil.

Ha ! quels atrais ! ha quelles beautez saintes

Logent en elle ! ains des cruautez peintes

De mes tourmans peres de mes soucis.

Ie voudrois étre & Sysiphe & Tytie

Pour le moins fier de ces maus adoucis,

Qui de leur miel en-aigrissent ma vie.

1618

BERNIER DE LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Aventures de Cloris et de Marphire*, « Rencontre III », XVI, f° 59r°.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f141](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k1090269b/f141)>

Texte modernisé

L

E feu, les couleuvreaux et le fouet d’Alecton,

Le martyre infini du Lapithe Phlégye,

Du père de Pélops la faim non assouvie,

Et du fils de Japet l’aigle grand et félon.

Le lacrymable Styx, le bourbeux Achéron,

Les puantes odeurs de l’une et l’autre harpie,

Du chien triple-gosier la cruelle furie,

Bref tous les maux qui sont au palais de Pluton :

Me seraient à souffrir plus doux, et désirables,

Que le triste récit des forfaits misérables

Dont ton cœur est tenté par ce faux garnement :

Hélas ! fuis pour ton bien ses chansons blandissantes,

,,Car ce n’est pas assez de vivre chastement,

,,Il faut brider l’orgueil des langues médisantes.

Texte original

L

E feu, les couleuureaux & le fouët d’Alecton,

Le martyre infiny du Lapithe Phlegye,

Du pere de Pelops la faim non assouuie,

Et du fils de Iapet l’aigle grand & felon.

Le lacrymable Styx, le bourbeux Acheron,

Les puantes odeurs de l’vne & l’autre harpie,

Du chien triple-gosier la cruelle furie,

Bref tous les maux qui sont au palais de Pluton:

Me seroyent à souffrir plus doux, & desirables,

Que le triste recit des forfaits miserables

Dont ton cœur est tenté par ce faux garnement:

Helas ! fuiy pour ton bien ses chansons blandissantes,

,,Car ce n’est pas assez de viure chastement,

,,Il faut brider l’orgueil des langues mesdisantes.